



ENTRETIEN

« Aucun soldat rescapé »



Spécialiste des névroses de guerre, Louis Crocq, fils de poilu, affirme qu'aucun soldat de la Grande Guerre n'en est sorti indemne psychiquement



PROPOS RECUEILLIS PAR
BASTIEN SOUPERBIE

Le professeur en psychiatrie Louis Crocq, médecin psychiatre général en retraite, a ausculté les névroses de tous les conflits dans lesquels la France a été engagée depuis près d'un siècle : anciens poilus, rescapés de la Deuxième Guerre mondiale, anciens résistants, déportés, soldats d'Algérie, d'Indochine, du Tchad, d'Afghanistan, etc.

En 1995, au lendemain des attentats du RER de Saint-Michel, à la demande du secrétaire d'État Xavier Emmanuelli, il met en place les cellules d'urgence médico-psychologiques (CUMP). Des cellules qui reposent sur des principes édictés pendant la Grande Guerre. Vaste champ d'expérimentation psychiatrique sur lequel Louis Crocq s'attarde dans « Les Blessures psychiques de la Grande Guerre » (chez Odile Jacob). Séquelles qu'il a pu observer chez son propre père, Pierre, blessé à Verdun, dont il vient de publier les Mémoires aux côtés de ses frères Claude et Henri (« De la Somme à Verdun, épreuves d'un poilu », chez L'Harmattan).

« SudOuest ». Chez les auteurs contemporains de la Grande Guerre qui ont été au front, Céline, Cendrars, Chevalier, Barbusse, Dorgelès, Manning ou Remarque, la peur est une constante. Ce qui n'est pas le cas dans la littérature des conflits précédents.

Louis Crocq. C'est vrai. D'ailleurs, un jeune médecin engagé en 1914, Albert Brousseau, soutiendra une thèse sur le thème « La peur aux armées ». C'est le reflet des conditions de la guerre. J'ai en tête la description d'un des premiers combats en Belgique, où trois compagnies, en pantalon rouge et képi vissé sur la tête, donnent l'assaut aux mitrailleuses allemandes. La première est massacrée sous les yeux de la deuxième qui y va malgré tout : elle est massacrée à son tour. Et, en dépit de cela, les hommes de la troisième iront aussi se faire tuer. C'est ce que j'appelle la force de la discipline. Mon père, qui a passé trois cents jours à Verdun, avait fait sienne la formule : « Une tranchée perdue doit être reprise. » C'était dit sans héroïsme.

Une autre anecdote encore : mon père raconte dans ses mémoires comment le colonel de son régiment, le colonel Dubost, mène ses troupes à l'assaut en 1915, une vingtaine de mètres devant ses hommes, une canne à la main et leur crie : « En avant les en-

fants ! » Mon père ira chercher son cadavre à 200 mètres de la tranchée... Il y a une sorte de résignation des soldats à accomplir leur devoir, celui de défendre la patrie. Le récit de mon père est empreint de cette résignation. Il fallait le faire. Voilà tout. C'est pourquoi il en a voulu aux soldats de 1940 de ne pas avoir résisté comme lui et les siens l'avaient fait.

Vous avez eu des poilus en consultation.

Quelles en étaient les conditions ? Dans les années 1960, j'officiais à l'hôpital militaire Robert-Picqué à Bordeaux. Des vétérans de la Grande Guerre y venaient encore régulièrement pour se faire opérer des conséquences de leurs blessures. Et chaque nuit qu'ils passaient à l'hôpital, ils poussaient des hurlements, se jetaient pour certains sous leur lit selon des prolongements somnambuliques. On me les envoyait d'office en consultation. Ils y venaient à reculons et certains refusaient de s'épancher, me disant : « C'est normal que j'ai des cauchemars, j'ai fait Verdun. »

« Le responsable des troubles, c'est la peur »

Au vrai, il n'y a eu aucun rescapé sur le plan psychique. Mon père aussi faisait des cauchemars. C'est ce qu'on appelle des reviviscences : les soldats revivent les combats comme s'ils y étaient encore, jusqu'à percevoir l'odeur du sang, le goût de la poussière, jusqu'à sentir la baionnette qui vous fouille le ventre...

Quelle était l'origine de ces blessures psychiques ?

Elles étaient causées notamment par les bombardements, l'effet de souffle. Le sujet était souvent projeté à deux ou trois mètres au-dessus du sol et voyait ses camarades pulvérisés par un obus. Il en résultait des syndromes hystériques, la persistance de tremblements qui figuraient la peur. Ou pire, le sujet pensait être muet, sourd, aveugle ou paralysé d'un membre sans que pour autant cela se vérifie sur le plan physique. Les Anglais ont appelé cela le « shell shock » et les Français l'« obusite ». Quand ces syndromes furent identifiés, on pensait que le cerveau avait été « soufflé ». On s'est ensuite rendu compte que les effets de l'obusite n'étaient pas post-commotionnels mais post-émotionnels. Le responsable des

017615e75ae0da08a2fc4084df02f54d0989cf2291cd67a



troubles, c'est l'émotion suscitée par le choc, c'est la peur.

L'enjeu pour la psychiatrie militaire fut-il de soigner ces hommes indemnes sur le plan physique pour les renvoyer au combat ?

La fonte des effectifs a été telle des deux côtés que les armées y étaient obligées. En 1916, a été ainsi inventée la psychiatrie de l'avant. L'hôpital psychiatrique jusque-là situé à l'arrière était installé au plus près du front. Cinq principes commandaient son fonctionnement - ceux de Salmon, du nom d'un psychiatre américain : immédiateté de la prise

en charge, proximité, simplicité (on ne fait pas de psychanalyse), espoir de guérison et centralité (une seule et même doctrine). C'est d'ailleurs ces principes que j'ai repris quand Xavier Emmanuelli m'a demandé, au lendemain des attentats de Saint-Michel, de créer un protocole pour venir en aide sur le plan psychologique aux victimes. J'ai formé jusqu'en 2009 une centaine de professionnels dans ce cadre. C'est le même dispositif qui a été déployé à la suite de la catastrophe Xynthia ou au moment des attentats de janvier et de novembre dernier.

Louis Crocq, médecin général de l'armée française, est aujourd'hui à la retraite. PHOTO DR

La psychiatrie militaire s'est parfois montrée inhumaine durant la Grande Guerre, notamment en employant le torpillage faradique.

Il s'agissait de faire circuler un courant électrique dans les membres supposés paralysés. La compréhension du mal du patient était ici mise de côté. Il y a eu des abus, notamment du côté allemand et autrichien. Des soldats se sont rebellés, pour certains suicidés après ces traitements. Mais très vite, la psychiatrie s'est améliorée durant le conflit. Fortuitement, furent découvertes les vertus de la narcoanalyse, avec les injections d'éther. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, on l'a beaucoup utilisée pour traiter les traumatismes, cette fois-ci, au moyen du penthotal. Ce sont les Américains qui ont beaucoup travaillé ensuite sur les névroses de guerre, obligés qu'ils furent pendant la guerre du Vietnam : sur les 3 millions d'hommes qui y ont été envoyés entre 1964 et 1973, 700 000 sont revenus avec des troubles psychiques.

LES MÉMOIRES DE SON PÈRE

« Il était d'une grande pudeur »

Le père de Louis Crocq a été blessé à Verdun par une grenade et laissé de longues heures dans le no man's land. « J'ai un souvenir qui m'a marqué : j'ai 4 ans et je vois mon père enlever son œil de verre et le poser sur le manteau de la cheminée, puis il enlève sa prothèse de bras. À 40 ans, il était incapable de descendre un escalier autrement qu'assis et marche par marche. Il a subi de très nombreuses opérations après guerre. Il

est mort à 89 ans. Je le vois encore enlever, chaque soir, au moyen d'une pince à épiler, d'une lame de rasoir et d'un flacon d'alcool, les éclats de la grenade qui l'avaient meurtri. Pourtant, il n'a jamais évoqué devant nous la guerre. Il était d'une immense pudeur, comme la plupart de ses camarades. Il a fallu sauter une génération. C'est à mon fils qu'il a raconté ce qu'il avait vécu. On retrouve le même schéma chez les déportés. »